

CHAPITRE XXI.

Contrariétés étonnantes qui se trouvent dans la nature de l'homme à l'égard de la vérité, du bonheur, & de plusieurs autres choses.

1. **R**IEN n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés qu'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoître la vérité; il la désire ardemment, il la cherche; & cependant quand il tâche de la saisir, il s'éblouit & se confond de telle sorte, qu'il donne sujet de lui en disputer la possession. C'est ce qui a fait naître les deux sectes de Pyrrhoniens & de Dogmatistes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute connoissance de la vérité, & les autres tâchent de la lui assurer; mais chacun avec des raisons si peu vraisemblables, qu'elles augmentent la confusion & l'embarras de l'homme, lorsqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans sa nature.

Les principales raisons des Pyrrhoniens sont, que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi & la révélation, sinon en ce que nous les sen-

QUI SE TROUVENT, &c. 131
tons naturellement en nous. Or ce sentiment naturel n'est pas une preuve convainquante de leur vérité; puisque n'y ayant point de certitude hors la foi, si l'homme est créé par un Dieu bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tout tems, ou s'il s'est fait par hazard, il est en doute si ces principes nous sont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains se'on notre origine. De plus, que personne n'a d'assurance hors la foi, s'il veille, ou s'il dort; vu que durant le sommeil on ne croit pas moins fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les espaces, les figures, les mouvemens; on sent couler le tems, on le mesure; & enfin on agit de même qu'éveillé. De sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil par notre propre aveu, ou, quoi qu'il nous en paroisse, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos sentimens étant alors des illusions; qui fait si cette autre moitié de la vie où nous pensons veiller, n'est pas un sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir, comme on rêve souvent qu'on rêve, en entassant songes sur songes.

Je laisse les discours que font les Pyrrhoniens contre les impressions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, & les autres choses semblables, qui

132 CONTRARIÉTÉS ÉTONNANTES
entraînent la plus grande partie des hommes qui ne dogmatifent que sur ces vains fondemens.

CHAP.
XXI.

L'unique fort des Dogmatistes, c'est qu'en parlant de bonne foi & sincèrement, on ne peut douter des principes naturels. Nous connoissons, disent-ils, la vérité, non seulement par raisonnement, mais aussi par sentiment, & par une intelligence vive & lumineuse; & c'est de cette dernière sorte que nous connoissons les premiers principes. C'est en vain que le raisonnement qui n'y a point de part, essaie de les combattre. Les Pyrrhoniens qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous savons que nous ne rêvons point, quelque impuissance où nous soyons de le prouver par raison. Cette impuissance ne conclut autre chose que la foiblesse de notre raison, mais non pas l'incertitude de toutes nos connoissances, comme ils le prétendent: car la connoissance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a espace, tems, mouvement, nombre, matiere, est aussi ferme qu'aucune de celles que nos raisonnemens nous donnent. Et c'est sur ces connoissances d'intelligence & de sentiment qu'il faut que la raison s'appuie, & qu'elle fonde tout son discours. Je sens qu'il y a trois dimensions dans l'espace, & que les nombres

QUI SE TROUVENT, &c. 133
sont infinis; & la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres quarrés, dont l'un soit double de l'autre. Les principes se sentent; les propositions se concluent; le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment & à l'intelligence des preuves de ces premiers principes pour y consentir, qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à la raison un sentiment de toutes les propositions qu'elle démontre. Cette impuissance ne peut donc servir qu'à humilier la raison qui voudroit juger de tout; mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raison capable de nous instruire. Plût à Dieu que nous n'en eussions au contraire jamais besoin, & que nous connussions toutes choses par instinct & par sentiment. Mais la nature nous a refusé ce bien, & elle ne nous a donné que très-peu de connoissances de cette sorte: toutes les autres ne peuvent être acquises que par le raisonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, & se range nécessairement, ou au Dogmatisme, ou au Pyrrhonisme; car qui penseroit demeurer neutre seroit Pyrrhonien par excellence: cette neutralité est l'essence du Pyrrhonisme; qui n'est pas contre eux.

CHAP.
XXI.

est excellemment pour eux. Que fera donc l'homme en cet état? Doutera-t-il de tout? Doutera-t-il s'il veille, si on le pince, si on le brûle? Doutera-t-il s'il doute? Doutera-t-il s'il est? On n'en sauroit venir là: & je mets en fait, qu'il n'y a jamais eu de Pyrrhonien effectif & parfait. La nature soutient la raison impuissante, & l'empêche d'extravaguer jusqu'à ce point. Dirait-il au contraire, qu'il possède certainement la vérité, lui qui, si peu qu'on le pousse, n'en peut montrer aucun titre, & est forcé de lâcher prise?

Qui démêlera cet embrouillement? La nature confond les Pyrrhoniens, & la raison confond les Dogmatistes. Que deviendrez-vous donc, ô homme, qui cherchez votre véritable condition par votre raison naturelle? Vous ne pouvez fuir une de ces sectes, ni subsister dans aucune.

Voilà ce qu'est l'homme à l'égard de la vérité. Considérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il recherche avec tant d'ardeur en toutes ses actions. Car tous les hommes désirent d'être heureux: cela est sans exception. Quelques différens moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, & que l'autre n'y va pas, c'est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté

ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes, jusqu'à ceux qui se tuent & qui se pendent.

Et cependant depuis un si grand nombre d'années, jamais personne sans la foi n'est arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous se plaignent, Princes, sujets; nobles, roturiers; vieillards, jeunes; forts, foibles; savans, ignorans; sains, malades; de tout pays, de tout tems, de tous âges & de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continuelle & si uniforme devoit bien nous convaincre de l'impuissance où nous sommes, d'arriver au bien par nos efforts: mais l'exemple ne nous instruit point. Il n'est jamais si parfaitement semblable, qu'il n'y ait quelque délicate différence; & c'est là que nous attendons que notre espérance ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Ainsi le présent ne nous satisfaisant jamais, l'espérance nous séduit, & de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort qui en est le comble éternel.

C'est une chose étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin & du bonheur de l'homme, astres, élémens, plantes, animaux, insectes, maladies, guerres, vices,

136 CONTRARIÉTÉS ÉTONNANTES
CHAP. XXI.
crimes, &c. L'homme étant déchu de son état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de se porter. Depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paroître tel, jusqu'à sa destruction propre, toute contraire qu'elle est à la raison & à la nature tout ensemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'autorité, les autres dans les curiosités & dans les sciences, les autres dans les voluptés. Ces trois concupiscences ont fait trois sectes; & ceux qu'on appelle Philosophes n'ont fait effectivement que suivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché ont considéré, qu'il est nécessaire que le bien universel que tous les hommes désirent, & où tous doivent avoir part, ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul, & qui étant partagées affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devoit être tel que tous pussent le posséder à la fois sans diminution & sans envie, & que personne ne le pût perdre contre son gré. Ils l'ont compris; mais ils ne l'ont pu trouver: & au lieu d'un bien solide & effectif, ils n'ont embrassé que l'image creuse d'une vertu fantastique.

QUI SE TROUVENT, &c. 137

CHAP. XXI.
Notre instinct nous fait sentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous. Nos passions nous poussent au-dehors, quand même les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes, & nous appellent, quand même nous n'y pensons pas. Ainsi les Philosophes ont beau dire: Rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien: on ne les croit pas; & ceux qui les croient sont les plus vuides & les plus fors. Car qu'y a-t-il de plus ridicule & de plus vain que ce que proposent les Stoïciens, & de plus faux que tous leurs raisonnemens?

Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, & que puisque le désir de la gloire fait bien faire quelque chose à ceux qu'il possède, les autres le pourront bien aussi. Ce sont des mouvemens fiévreux que la fanté ne peut imiter.

2. * La guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions, & devenir dieux; les autres ont voulu renoncer à la raison, & devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pas pu, ni les uns, ni les autres; & la raison demeure toujours, qui accuse la bassesse & l'injustice des passions, & trouble le repos de ceux qui s'y

abandonnent; & les passions sont toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

CHAP.
XXI.

Voilà ce que peut l'homme par lui-même & par ses propres efforts, à l'égard du vrai & du bien. Nous avons une impuissance à prouver, invincible à tout le Dogmatisme. Nous avons une idée de la vérité, invincible à tout le Pyrrhonisme. Nous souhaitons la vérité, & ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, & ne trouvons que misère. Nous sommes incapables de ne pas souhaiter la vérité & le bonheur, & nous sommes incapables, & de certitude, & de bonheur. Ce désir nous est laissé, tant pour nous punir, que pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés.

3. * Si l'homme n'est fait pour Dieu, pourquoi n'est-il heureux qu'en Dieu? Si l'homme est fait pour Dieu, pourquoi est-il si contraire à Dieu?

4. * L'homme ne sait à quel rang se mettre. Il est visiblement égaré, & sent en lui des restes d'un état heureux, dont il est déchu, & qu'il ne peut retrouver. Il le cherche par-tout avec inquiétude & sans succès dans des ténèbres impénétrables.

C'est la source des combats des Philosophes, dont les uns ont pris à tâche d'élever l'homme en découvrant ses gran-

deurs, & les autres de l'abaïsser en représentant ses miseres. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que chaque parti se sert des raisons de l'autre pour établir son opinion. Car la misere de l'homme se conclut de sa grandeur, & sa grandeur se conclut de sa misere. Ainsi les uns ont d'autant mieux conclu la misere, qu'ils en ont pris pour preuve la grandeur; & les autres ont conclu la grandeur avec d'autant plus de force, qu'ils l'ont tirée de la misere même. Tout ce que les uns ont pu dire pour montrer la grandeur, n'a servi que d'un argument aux autres pour conclure la misere; puisque c'est être d'autant plus misérable, qu'on est tombé de plus haut, & les autres au contraire. Ils se sont élevés les uns sur les autres par un cercle sans fin, étant certain qu'à mesure que les hommes ont plus de lumiere, ils découvrent de plus en plus en l'homme de la misere & de la grandeur. En un mot, l'homme connoît qu'il est misérable. Il est donc misérable, puisqu'il le connoît; mais il est bien grand, puisqu'il connoît qu'il est misérable.

Quelle chimere est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel cahos, quel sujet de contradiction? Juge de toutes choses, imbécille ver de terre, depositaire du vrai, amas d'incertitude, gloire & re-

CHAP.
XXI.

140 CONNOISSANCE GÉNÉRALE
CHAP. XXII.
but de l'univers. S'il se vante, je l'abaisse ;
s'il s'abaisse, je le vante, & le contredis
toujours, jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il
est un monstre incompréhensible.

CHAPITRE XXII.

Connoissance générale de l'homme.

1. **L**A première chose qui s'offre à l'homme, quand il se regarde, c'est son corps, c'est-à-dire, une certaine portion de matière qui lui est propre. Mais pour comprendre ce qu'elle est, il faut qu'il la compare avec tout ce qui est au-dessus de lui & tout ce qui est au-dessous, afin de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder simplement les objets qui l'entourent. Qu'il contemple la nature entière dans sa haute & pleine majesté. Qu'il considère cette éclatante lumière, mise comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tout n'est lui-même qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les astres qui roulent dans le firmament embrassent. Mais si notre vue s'arrête là, que l'imagination passe outre. Elle se lassera plutôt de concevoir,

DE L'HOMME. 141
CHAP. XXII.
que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions ; nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.

Que l'homme étant revenu à soi considère ce qu'il est, au prix de ce qui est. Qu'il se regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que de ce que lui paroît ce petit cachot où il se trouve logé, c'est-à-dire, ce monde visible, il apprenne à estimer la terre, les royaumes, les villes, & soi-même, son juste prix.

Qu'est-ce que l'homme dans l'infini ? Qui le peut comprendre ? Mais pour lui présenter un autre prodige aussi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choses les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre dans la petitesse de son corps des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du

fang dans ces veines, des humeurs dans ce sang, des gouttes dans ses humeurs, des vapeurs dans ses gouttes. Que divisant encore ces dernières choses, il épuise ses forces & ses conceptions, & que le dernier objet où il peut arriver, soit maintenant celui de notre discours. Il pensera peut-être que c'est là l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là dedans un abyme nouveau. Je veux lui peindre, non-seulement l'univers visible, mais encore tout ce qu'il est capable de concevoir de l'immensité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes dont chacun a son firmament, ses planetes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre des animaux, & enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin & sans repos. Qu'il se perde dans ces merveilles aussi étonnantes par leur petitesse, que les autres par leur étendue. Car qui n'admira que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petitesse où l'on ne peut arriver ?

Qui se considérera de la sorte, s'effrayera sans doute, de se voir comme suspendu dans la masse que la nature lui a donnée entre ces deux abymes de l'infini & du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; & je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin, qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes; & son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; & tout ce qu'elle peut faire est d'appercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître, ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches ? L'Auteur de ces merveilles les comprend, nul autre ne le peut faire.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, se trouve en toutes nos puissances.

Nos sens n'aperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de distance & trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur & trop de brièveté obscurcissent un discours, trop de plaisir incommode, trop de consonances déplaisent. Nous ne sentons, ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités excessives nous sont ennemies, & non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons. Trop de jeunesse & trop de vieillesse empêchent l'esprit; trop & trop peu de nourriture troublent ses actions; trop & trop peu d'instruction l'abêtissent. Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient pas; & nous ne sommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'est ce qui resserre nos connoissances en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout, & d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertains & flottans entre l'ignorance & la connoissance; & si nous pensons aller plus avant, notre objet branle & échappe nos prises; il se dérobe & fuit d'une fuite éternelle: rien ne le peut arrêter. C'est notre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à notre inclination.

tion. Nous brûlons du désir d'approfondir tout, & d'édifier une tour qui s'éleve jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes.

CHAPITRE XXIII.

Grandeur de l'homme.

1. **J**E puis bien concevoir un homme sans mains, sans pieds; & je le concevrois même sans tête, si l'expérience ne m'apprenoit que c'est par-là qu'il pense. C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme, & sans quoi on ne le peut concevoir.

2. * Qu'est-ce qui sent du plaisir en nous? Est-ce la main? Est-ce le bras? Est-ce la chair? Est-ce le sang? On verra qu'il faut que ce soit quelque chose d'immatériel.

3. * L'homme est si grand, que sa grandeur paroît même en ce qu'il se connoît misérable. Un arbre ne se connoît pas misérable. Il est vrai que c'est être misérable, que de se connoître misérable; mais aussi c'est être grand, que de connoître qu'on est misérable. Ainsi toutes ses miseres prouvent sa grandeur. Ce sont miseres de grand Seigneur, miseres d'un Roi dépossédé.

4. * Qui se trouve malheureux de n'être pas Roi, sinon un Roi dépossédé? Trouvoit-on Paul Emile malheureux de n'être plus Consul? Au contraire, tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été; parce que sa condition n'étoit pas de l'être toujours. Mais on trouvoit Persée si malheureux de n'être plus Roi, parce que sa condition étoit de l'être toujours, qu'on trouvoit étrange qu'il pût supporter la vie. Qui se trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche? Et qui ne se trouve malheureux de n'avoir qu'un œil? On ne s'est peut-être jamais avisé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux; mais on est inconsolable de n'en avoir qu'un.

5. * Nous avons une si grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés, & de n'être pas dans l'estime d'une ame; & toute la félicité des hommes consiste dans cette estime.

Si d'un côté cette fausse gloire, que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misere & de leur bassesse; c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'il ait sur la terre, de quelque santé & commodité essentielle qu'il jouisse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quel-

que avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde: rien ne peut le détourner de ce désir; & c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusques-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, & qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, & se contredisent à eux-mêmes par leur propre sentiment; leur nature, qui est plus forte que toute leur raison, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raison ne les convainc de sa bassesse.

6. * L'homme n'est qu'un roseau le plus foible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais quand l'univers l'écraserait, l'homme seroit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt; & l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en fait rien.

Ainsi toute notre dignité consiste dans la pensée. C'est de là qu'il faut nous relever, non de l'espace & de la durée. Travaillons donc à bien penser: voilà le principe de la morale.

7. * Il est dangereux de trop faire
Gij

voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. Il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'un & l'autre. Mais il est très-avantageux de lui représenter l'un & l'autre.

8. * Que l'homme donc s'estime son prix. Qu'il s'aime; car il a en lui une nature capable de bien; mais qu'il n'aime pas pour cela les bassesses qui y sont. Qu'il se méprise, parce que cette capacité est vuide; mais qu'il ne méprise pas pour cela cette capacité naturelle. Qu'il se haïsse; qu'il s'aime: il a en lui la capacité de connoître la vérité, & d'être heureux; mais il n'a point de vérité, ou constante, ou satisfaisante. Je voudrois donc porter l'homme à desirer d'en trouver, à être prêt & dégagé des passions pour la suivre où il la trouvera; & sachant combien sa connoissance s'est obscurcie par les passions, je voudrois qu'il haït en lui la concupiscence qui la détermine d'elle-même; afin qu'elle ne l'aveuglât point en faisant son choix, & qu'elle ne l'arrêtât point quand il aura choisi.



CHAPITRE XXIV.

Vanité de l'homme.

1. **N**OUS ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous & en notre propre être: nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire; & nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons incessamment à embellir & conserver cet être imaginaire, & négligeons le véritable. Et si nous avons, ou la tranquillité, ou la générosité, ou la fidélité, nous nous efforçons de le faire savoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination: nous les détacherions plutôt de nous pour les y joindre; & nous serions volontiers poltrons, pour acquérir la réputation d'être vaillans. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas satisfait de l'un sans l'autre, & de renoncer souvent à l'un pour l'autre! Car qui ne mourroit pour conserver son honneur, celui-là seroit infame.

2. * La douceur de la gloire est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

3. * L'orgueil contrepeise toutes nos miseres. Car, ou il les cache, ou, s'il les

découvre, il se glorifie de les connoître.

4. * L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos miseres & de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

5. * La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante, & veut avoir ses admirateurs; & les Philosophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; & moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; & peut-être que ceux qui le liront, l'auront aussi.

6. * Malgré la vue de toutes nos miseres qui nous touchent & qui nous tiennent à la gorge, nous avons un instinct que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

7. * Nous sommes si présomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, & même des gens qui viendront quand nous ne serons plus; & nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent, nous amuse & nous contente.

8. * La chose la plus importante à la vie, c'est le choix d'un métier. Le hazard

en dispose. La coutume fait les maçons, les soldats, les couvreurs. C'est un excellent couvreur, dit-on; & en parlant des soldats, ils sont bien fous, dit-on. Et les autres au contraire; il n'y a rien de grand que la guerre, le reste des hommes sont des coquins. Aforce d'ouïr louer en l'enfance ces métiers, & mépriser tous les autres, on choisit; car naturellement on aime la vertu, & l'on hait l'imprudence. Ces mots nous émeuvent: on ne peche que dans l'application; & la force de la coutume est si grande, que des pays entiers sont tous de maçons, d'autres tous de soldats. Sans doute que la nature n'est pas si uniforme. C'est donc la coutume qui fait cela, & qui en raïne la nature. Mais quelquefois aussi la nature la surmonte, & retient l'homme dans son instinct, malgré toute la coutume, bonne ou mauvaise.

9. * La curiosité n'est que vanité. Le plus souvent on ne veut savoir que pour en parler. On ne voyageroit pas sur la mer pour ne jamais en rien dire, & pour le seul plaisir de voir, sans espérance de s'en entretenir jamais avec personne.

10. * On ne se soucie pas d'être estimé dans les villes où l'on ne fait que passer; mais quand on y doit demeurer un peu de tems, on s'en soucie. Combien de

tems faut-il? Un tems proportionné à notre durée vaine & chétive.

11. *? Peu de chose nous console, parce que peu de chose nous afflige.

12. Nous ne nous tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, & comme pour le hâter; ou nous rappellons le passé, pour l'arrêter comme trop prompt. Si imprudens, que nous errons dans les tems qui ne sont pas à nous, & ne pensons point au seul qui nous appartient; & si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, & laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige; & s'il nous est agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le soutenir pour l'avenir, & pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance, pour un tems où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine sa pensée. Il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent; & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre des lumières pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but; le passé & le présent sont nos moyens; le seul avenir est notre objet.

Ainsi nous ne vivons jamais; mais nous espérons de vivre; & nous disposant toujours à être heureux, il est indubitable que nous ne le serons jamais, si nous n'aspirons à une autre béatitude qu'à celle dont on peut jouir en cette vie.

13. *? Notre imagination nous grossit si fort le tems présent à force d'y faire des réflexions continuelles, & amoindrit tellement l'éternité, manque d'y faire réflexion, que nous faisons de l'éternité un néant, & du néant une éternité; & tout cela a ses racines si vives en nous, que toute notre raison ne nous en peut défendre.

14. *? Cromwel alloit ravager toute la Chrétienté: la famille royale étoit perdue, & la sienne à jamais puissante, sans un petit grain de fable qui se mit dans son urétere. Rome même alloit trembler sous lui; mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilâ mort, sa famille abaissée, & le Roi rétabli.

